

## **Scène 13**

### **Le cheval de Turin, l'antéchrist**

Jean-Louis/Franz Overbeck (FO)

(Nietzsche, *Dernières lettres hiver 1887-hiver 1889*, Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*)

### **1 Socrate et Dionysos, en route vers Turin**

(Sur les discours plombés entre savants)

#### **Dionysos**

Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis que Nietzsche a défini le savant comme une bête de troupeau. Si tu vas te promener du côté des colloques universitaires, tu y verra toujours ce spectacle désolant des savants au service de l'état et dont l'objectif n'est pas de trouver la vérité mais une vérité qui serve leurs maîtres...

#### **Socrate**

Et de ce point de vue, il importe peu que ce maître soit l'État capitaliste ou le capitaliste d'État, car aujourd'hui États et sociétés multinationales travaillent ensemble à détruire le monde de demain.

#### **Dionysos**

Et si au lieu d'une vérité, ils servent une erreur, pas de problème on travestira l'erreur en vérité quitte à se justifier plus tard au nom de la relativité...

#### **Socrate**

Avec cette différence qu'aujourd'hui, les femmes se sont émancipées et qu'elles sont souvent plus masculines que les hommes

#### **Dionysos**

Zarathoustra disait qu'il fallait le fouet pour ces femmes-là... La formule est un peu forte mais je crois que j'aurais eu du plaisir à fouetter Margaret Thatcher ou Segolène Royal

#### **Socrate**

Il y a beaucoup de Thatcher et de Royal dans nos universités... mais tu as raison de ne pas les citer, tenons nous en aux personnages publics ! Aux putains et aux mères maquerelles de la république !

#### **Dionysos**

Peut-être ce qui me rend un peu plus optimiste que toi, c'est la croissance, comme au bon vieux temps, de l'espèce des philosophes sauvages qui n'ont plus peur de se masturber sur la place publique. Sauf que si cette masturbation devient un spectacle, alors les hommes d'affaire se frottent les mains et dépêchent une de leurs collaboratrices pour venir sucer et avaler en public

#### **Socrate**

Comme tu y vas... j'aimerais t'entendre tenir ce discours dans un congrès sur le genre, par exemple, comme on dit maintenant

## **Dionysos**

Qui te dis que je ne l'ai pas fait ?

Tu sais à quel point j'aime la mascarade. Et lorsque je suis comédien, je ne joue pas comme Richard Wagner. Je suis plus vrai que nature

## **2 Nietzsche écrit à des personnalités et à des amis**

*On évoque ces différentes lettres par des photos des villes où se trouvent ses correspondants*

1) à Georg Bardes, images de Copenhague (brouillon, déb. déc. 88)

Cher ami

Je prépare un événement qui va très vraisemblablement diviser l'histoire en deux, à un tel point qu'il nous faudra un nouveau calendrier, avec 1888 comme An 1.

Vu qu'il s'agit d'un coup pour anéantir le christianisme, il est évident que la seule puissance internationale qui ait un intérêt instinctif à l'anéantissement du christianisme, ce sont les *juiifs* — Ici, il y a une hostilité instinctive, pas quelque chose d'« imaginé » comme chez n'importe quel « esprit libre » ou socialiste — que diable ai-je à faire des esprits libres.

La loi contre le christianisme a pour sous titre : Guerre à mort au vice : le vice est le christianisme.

Le premier principe est : Vicieuse est toute forme de contre-nature ; l'espèce la plus vicieuse d'homme est le prêtre.

Le quatrième : Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre nature. Tout mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci à travers le concept d'impureté est le véritable péché contre l'esprit saint de la vie.

2) À Ferdinand Avenarius, images de Dresde (10-12-88)

En cette année où une tache monstrueuse, *L'Inversion de toutes les valeurs*, pèse sur moi, et où littéralement je dois porter le destin de l'humanité, être, — pouvoir être, un bouffon, un *Satyre* ou, si vous le préférez, un « journaliste », au degré où je l'ai été dans le *Cas Wagner*, fait partie des démonstrations de ma force. Que l'esprit le plus profond puisse être également le plus frivole, c'est presque la formule pour ma philosophie.

3) à Jean Bourdeau, images de Paris (17-12-88)

Je souhaite être lu en France, plus encore, j'en ai besoin. Il 'est impossible de me laisser détourner par les absurdes frontières de la recherche du petit nombre qui justement a des oreilles pour moi. Et je le confesse volontiers : je les recherche par dessus tout en France.

Je suis le contraire d'un fanatique et d'un apôtre, et ne supporte aucune sagesse si elle n'est pas épicée de beaucoup de méchanceté et de bonne humeur.

Mes œuvres qui au fond ne sont pas des livres mais devraient représenter une espèce de destin, sont prêtes pour l'impression.

4) À Carl Fuchs, images de Danzig (27-12-1888)

Tout bien considéré cher ami, cela n'a, à partir d'aujourd'hui, plus de sens de parler et d'écrire sur *moi* ; j'ai réglé la question de savoir *qui je suis*, avec le livre que nous imprimons, *Ecce Homo*, pour la prochaine éternité.

5) À Julius Kaftan, images de Berlin (fin déc. 88)

Dans deux ans, les derniers doutes vous seront ôtés sur le fait qu'à partir de ce jour, je gouverne le monde.

6) À Auguste Strindberg, images de Holte (31-12-88)

Cher Monsieur

Vous allez sous peu entendre la réponse à votre nouvelle, *Remords*, — elle sonne comme un coup de fusil ... J'ai ordonné que l'on tienne à Rome un conseil des princes, je veux faire fusiller le jeune Kaiser.

*Au revoir ! Car nous nous reverrons... Une seule condition : Divorçons ...*

Nietzsche César

7) À Cosima Wagner, images de Cosima/Pascale à Bayreuth (3-1-89)

À la princesse Ariane, ma bien-aimée

C'est un préjugé que je sois un homme. Mais j'ai déjà souvent vécu parmi les hommes et je connais tout ce que les hommes peuvent traverser, du plus bas au plus haut. J'ai été Bouddha parmi les Indous, Dionysos en Grèce, — Alexandre et César sont mes incarnations, de même que le poète de Shakespeare, Lord Bacon. Enfin je fus encore Voltaire ou Napoléon, peut-être aussi Richard Wagner... Mais cette fois je viens comme le Dionysos vainqueur, qui va faire de la terre un jour de fête... Non que j'aurais beaucoup de temps... Les cieux se réjouissent que je sois là... J'ai aussi été pendu à la croix...

8) À Jacob Burckhardt, images de Burckhardt/Bertrand à Bâle (4 ou 5-1-89)

Cher Monsieur le professeur

Finalement, j'aimerais bien mieux être professeur à Bâle que Dieu ; mais je n'ai pas osé pousser si loin mon égoïsme privé que, pour lui, je renonce à la création du monde.

Réfléchissez, faisons-nous un beau, bellissime, brin de causette, Turin n'est pas loin, aucune obligation professionnelle très sérieuse en vue, il faudrait se procurer un verre de Veltliner. *Négligé* de la tenue exigé.

Je vais partout avec ma robe d'étudiant, tapote ici ou là sur l'épaule des gens et dit : *siamo contenti ? son dio, ho fatto questa caricatura...*

9) À Franz Overbeck, images de Bâle, 4-1-89

À l'ami Overbeck et sa femme

Bien que vous ayez fait preuve d'une croyance infime en ma solvabilité, j'espère bien vous prouver que je suis quelqu'un qui paye ses dettes — par exemple envers vous... j'ai à l'instant fait fusiller tous les antisémites...

Dionysos

*On enchaîne ensuite sur la scène suivante où on voit FO entrer dans la chambre de N à Turin*

*Franz Overbeck pénètre dans la chambre de N, celui-ci, une feuille à la main, est à moitié étendu sur le divan. FO se hâte vers lui, N l'aperçoit et avant que Franz l'ai rejoint, se lève d'un bond se précipite vers lui se jette dans ses bras et succombe à une crise nerveuse de larmes, ne trouvant plus expression hormis l'articulation réitérée, désespérément affectueuse de son nom : Franz, Franz, Franz ... que le tremblement de chacun de ses membres qui à chaque fois entraîne de nouvelles embrassades passionnées.*

*Franz, cette crise passée, le reconduit avec tendresse et assurance vers le divan. Il s'assied à côté de lui. Franz en proie à une tension des plus tenaces et des plus embarrassantes, s'efforce cependant de respirer normalement et Fritz retrouve peu à peu son calme... Il se met à parler d'abord posément puis de plus en plus exalté...*

### **Fritz**

Ces derniers jours viennent de m'arriver différentes nouvelles toutes plus encourageantes les unes que les autres. Entre autres une lettre ensorcelante, peut-être même ensorcelée, d'un des premiers et des plus influents hommes de France, qui va se charger de me faire connaître et de traduire mes livres en français : rien moins que le rédacteur en chef du Journal des Débats et de la Revue des deux mondes, M. Bourdeau. Il me dit au passage qu'une recension de mon *Cas Wagner* paraîtra en janvier dans le *Journal des Débats* — par qui ? Par Monod — J'ai un véritable génie parmi mes lecteurs, le Suédois Auguste Strinberg, qui me perçoit comme l'esprit le plus profond de tous les millénaires. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est la parfaite fascination que j'exerce ici à Turin — à tous les niveaux. Je suis presque à chaque instant traité comme un prince, — il y a une *extrême* distinction dans la manière dont on m'ouvre la porte, dont on me présente un mets. Je paye pour chaque repas 1 franc 25, avec pourboire — et je reçois les mets les plus soignés, préparés avec le plus de soin possible (*Morale* : Je n'ai pas eu une seule fois l'estomac dérangé) —, je n'avais encore jamais eu la moindre idée de ce que *pouvaient* être la viande, les légumes ou encore tous ces plats typiquement italiens... Aujourd'hui, par exemple, le délicieux *ossobuchi*, Dieu sait comment on dit en allemand, la viande encore sur l'os, là où la moelle est délicieuse !

Tous les visages changent, quand je pénètre dans un grand magasin. Et, étant donné que je ne suis pas exigeant, que je demeure parfaitement serein envers tous et que j'arbore tout le contraire d'un visage sombre, je n'ai besoin ni d'un nom, ni d'un titre, ni d'argent pour être le premier en toutes circonstances.

Je voudrais te parler aussi du mémoire destiné à l'empereur, c'est un mémoire qui fera date et où, comme je te l'ai écrit, je veux enserrer le Reich dans un corset de fer et le provoquer pour qu'il mène une guerre de désespoir. Je n'aurais pas les mains libres avant d'avoir le jeune kaiser tout comme ses acolytes entre mes mains.

Je lui dirais : Soyez durs. Car tous ceux qui créent sont durs. Et ce doit être leur félicité d'imprimer leur nom sur les millénaires comme dans la cire. S'il refuse, je le fais fusiller.

*Pendant tout ce monologue, Franz hoche tristement la tête, sourit, prend de temps en temps la main de Nietzsche - qui lui rend ce geste d'amitié - mais ne dit rien.*

J'ai envoyé à Bismarck et à l'empereur des exemplaires de *Ecce Homo*. C'est une véritable déclaration de guerre comme je l'ai écrit à Strindberg et pour ce qui est de la langue, il n'existe pas de chef d'œuvre comparable à ce livre. Je leur ai dévoilé le mensonge à la base de tout l'univers chrétien : la notion de « Dieu » inventée comme antithèse à la vie — et en elle tout ce qui est nuisible, empoisonné, négateur, toute la haine mortelle contre la

vie, tout cela ramené à une scandaleuse unité ! La notion d' « au-delà », de « monde vrai », inventée à seule fin de déprécier *l'unique* monde qui existe, de ne plus conserver pour notre réalité terrestre aucun but, aucune tâche ! Et puis, il baisse la voix et se fait mystérieux, je veux te confier *mon* secret : l'ancien dieu, le crucifié, était usurpateur, je suis revenu pour faire valoir mes droits. Son Dio, son Dionysos.

### **Franz**

Fritz, tu as raison de critiquer l'idée de Dieu, telle que l'homme se la représente généralement et telle que l'Église l'a imposée au monde. Mais quand à l'existence de dieu, il me semble qu'elle est complètement indécidable et que nous ne pouvons rien dire, que nous ne devons rien dire, à ce sujet. Cela ne nous regarde pas. Lorsque tu dis : « Dieu est mort ! » cela ne veut pas dire : Dieu n'est pas ! c'est-à-dire qu'il ne peut pas être, qu'il n'est pas, ne sera jamais et n'a jamais été ! Mais plutôt : il a été ! Comme tu l'as toi même écrit : Régner — et ne plus être le serviteur d'un Dieu — c'est le seul moyen qui reste d'améliorer les hommes.

### **Fritz**

*Il sourit et d'un ton mystérieux et prophétique*

M'as tu compris ? Dionysos contre le crucifié... voilà le destin de l'humanité.

3

*Quelques dix ans plus tard, nous sommes en 1901, Nietzsche vient de mourir et Franz Overbeck est venu en pèlerinage à Turin, il se promène dans la ville et s'assied au hasard de sa promenade (on peut le faire s'asseoir devant le Mole Antonelliana, ou en tout cas il faut le faire passer devant) il tire des feuillets de sa poche*

*À voix basse, pour lui-même*

Ces souvenirs sur Friedrich Nietzsche sont rédigés comme le disait Nietzsche de ses propres écrits *ipsi mihi* pour moi-même et je ne les destine pas à la publication. C'est ainsi que je pouvais être aussi sincère que je le souhaitais et sans crainte de blesser personne bien que, de toute façon, il n'y a rien dans cet écrit que personne ne lira, à part ma femme Ida, de quoi blesser les gens qui me sont proches, ou ont été proches de Friedrich Nietzsche, quand bien même ceux-ci auraient des difficultés à se reconnaître dans la vision que je propose de mon ami. Mais cette vision est essentiellement la mienne c'est-à-dire celle d'un homme pour qui Nietzsche a représenté l'air le plus pur qu'il ai pu respirer et qui peut dire cependant qu'il n'a pas vraiment compris cet ami obscur et lumineux.

*Il se met alors à lire les feuillets*

Je voudrais parler notamment ici de ce qu'il est convenu d'appeler la folie de Nietzsche. Sa folie, dont personne n'a vécu l'explosion aussi près que moi, a été, telle est ma conviction profonde, une catastrophe qui l'a frappé de manière foudroyante. Elle s'est produite entre le soir de Noël de l'année 1888 et le jour de l'Épiphanie de 1889. Il est impensable que Nietzsche aie été fou auparavant, quel qu'ait été son degré d'exaltation. Néanmoins, je ne saurais exprimer la moindre certitude sur ce point.

Après nos premières retrouvailles à Turin, j'ai pu embrasser à nouveau Nietzsche dans le train qui le conduisait à l'asile d'Iena où il allait être interné quelques mois et dès qu'il

me vit, il me serra avec fougue contre son cœur en m'assurant en gémissant que j'avais été l'homme qu'il avait le plus aimé.

Je l'ai ensuite revu un mois plus tard, en février 1890 et nous avons eu, pendant plusieurs jours, des discussions quotidiennes dont les contenus se rapportaient à peu près exclusivement à une époque antérieure à l'apparition de sa folie. . C'était comme si ce qui était récent avait en quelque sorte cessé d'exister. Il me parlait notamment de la situation qu'il avait à Bâle et de la reprise prochaine de son travail de professeur, après son rétablissement qu'il pensait imminent. Si cela m'apparaissait particulièrement symptomatique de son aliénation mentale, c'est que je songeais à l'importance qu'avait eue, à ses yeux, alors qu'il était encore sain d'esprit, le fait de s'être libéré de cette situation !

Je l'ai ensuite revu à Naumburg le 24 septembre 1895 chez sa mère, Mme le pasteur Nietzsche. Quelle terrible transformation s'était opérée en lui. Ce jour-là, je le vis le matin et le revis au cours de l'après-midi. Pendant tout ce temps, il ne quitta pas son fauteuil de malade, ne m'adressa pas un mot, ne jetant plus sur moi que de temps en temps un regard mourant, à moitié hostile. D'une manière générale, il me faisait l'impression d'un fier animal blessé qui s'est replié dans un coin pour y mourir.

*Fondu au noir, ouverture sur la scène 13 qui voit Nietzsche, devenu un âne, aux côtés de sa mère.*